



CHAPITRE II

SARAGOSSE — NOTRE-DAME-DEL-PILAR —
LA SEO — L'ALJAFERIA ET ANTONIO PEREZ
— ALCALA DE HENARÉS —



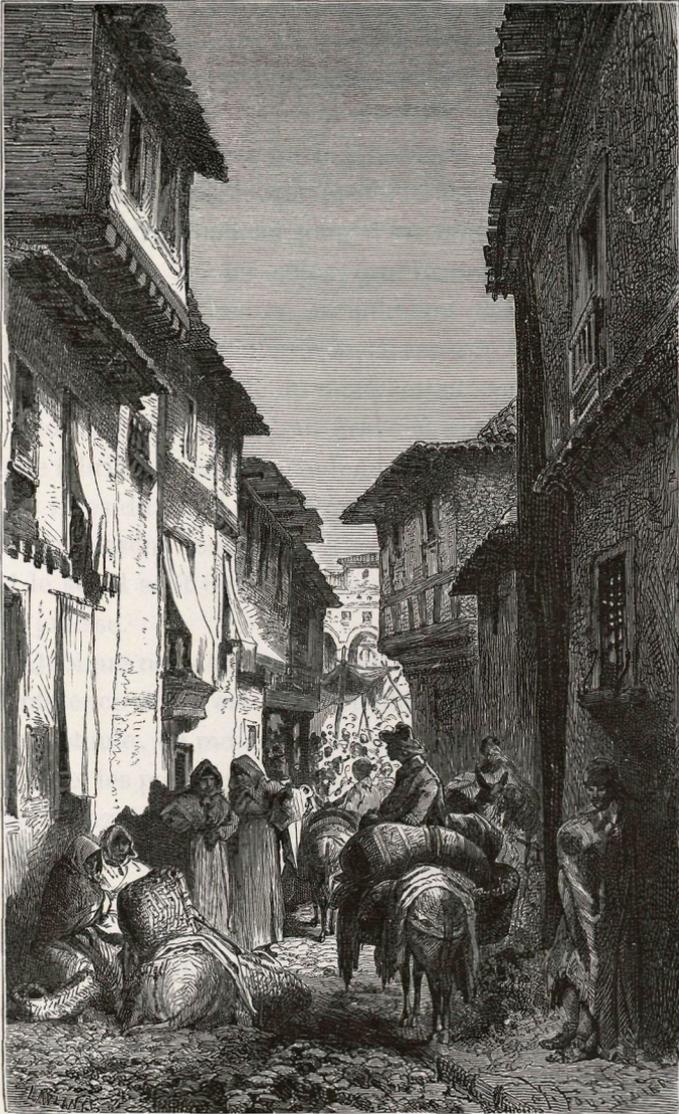
BIEN que détruite en partie et en partie reconstruite au commencement du siècle, Saragosse est encore, sans contredit, une des villes les plus intéressantes de l'Espagne. Barcelone, qu'on vante, a peut-être plus d'animation; mais Barcelone est une ville toute moderne, moitié française, moitié anglaise, aussi peu espagnole que possible. A Saragosse vous êtes, quoique bien près encore de la frontière, au cœur de l'Espagne, et de la

vieille Espagne. Le catholicisme du moyen âge avec le cortège de ses légendes populaires, la domination arabe et ses gracieux monuments, l'antique indépendance aragonaise et ses luttes héroïques, l'inquisition et ses premiers bûchers, le despotisme royal et ses sanglantes usurpations : tous ces souvenirs de l'histoire sont vivants ici, et écrits sur le sol en durables caractères.

Ce matin, un gai soleil nous sourit au réveil. La température est douce et tiède. Nous nous félicitons grandement de n'avoir pas suivi la ligne du Nord, et d'être venus par Pampelune. Des voyageurs que nous avons rencontrés hier, venant de Madrid, nous ont appris que toute cette ligne, depuis l'Escorial jusqu'à Burgos, était couverte de neige, et la circulation des trains interrompue sur plusieurs points. Les vallées de l'Aragon, sans avoir le climat de l'Andalousie, ne sont pas à beaucoup près aussi froides que les plaines de la Castille : on y cultive l'olivier sur une grande échelle.

Nous sommes logés sur une vaste place, près de la promenade. Les maisons qui la bordent sont modernes ; c'est le quartier neuf. Mais à droite, par-dessus les toits, nous apercevons de nos fenêtres, pareil à un énorme pilier de porphyre rouge, la masse quadrangulaire de la Tour penchée, ancien beffroi de la ville, tout construit en briques dans le style arabe.

Au milieu de la place est une fontaine publique. Des jeunes filles viennent y puiser de l'eau dans de grandes cruches de forme antique, qu'elles portent sur la tête ou sur la hanche. Les *aguadores* y amènent leurs ânes pour remplir les outres ou les vases à large panse dont



Une rue de Saragosse.

ils sont chargés. Des paysans drapés dans leurs mantes sont assis ou couchés au soleil sur les bancs, occupés à ne rien faire. Des femmes qui vont à l'église, vêtues de noir, à demi voilées sous la mantille, passent, traînant leurs longues robes dans la poussière, avec une dignité singulière. Des prêtres se promènent gravement, coiffés de ce bizarre chapeau long d'un mètre, aux grandes ailes relevées sur les côtés, que Beaumarchais a rendu populaire chez nous en en affublant Basile, et qu'on a de la peine, la première fois, à regarder sans rire. Il y a dans tout ce monde du mouvement sans agitation, et plutôt une sorte de lenteur grave et posée ; rien de cette hâte fébrile, de cette turbulence affairée qu'on voit dans nos villes du Nord. Ces gens-là ne sont jamais pressés ; ils se laissent doucement vivre, et trouvent que la vie et le soleil sont deux choses qui valent la peine qu'on en jouisse.

Quoique nous soyons encore bien haut dans le nord, l'influence arabe est déjà sensible ici dans mille détails de costume, de mœurs, d'architecture. Les hommes du peuple, les paysans, grands, secs et nerveux, avec leurs traits anguleux et rudes, la figure brûlée par le soleil, les pieds nus dans leurs *alpargates*, leur couverture rayée jetée sur l'épaule gauche et retombant à grands plis par derrière, le mouchoir noué autour de la tête en manière de turban, ressemblent étonnamment de loin à des Bédouins enveloppés dans leurs burnous. Allez un matin au marché de Saragosse : les rues étroites et tortueuses qui y mènent, les vieilles maisons percées de petites fenêtres carrées, les balcons ombragés de

nattes, les bandes d'ânes qui passent au grand trot par la ville, chargés de toutes sortes de denrées dans des sacs de sparterie, les monceaux d'herbes et les pyramides de fruits entassés sur le sol, les boucheries en plein vent, les petites boutiques ouvertes sur la rue : tout cela, sous un ciel radieux, a déjà une physionomie à demi orientale.

Dans le vieux quartier on remarque de vastes édifices, dont la construction rappelle mieux encore l'influence arabe : ce sont les maisons de l'antique aristocratie aragonaise, *casas solares*, aujourd'hui en ruine pour la plupart. Ces habitations sont construites sur le plan de la maison arabe, c'est-à-dire avec un *patio* ou cour intérieure, autour de laquelle circule une galerie à deux étages soutenue par des colonnes. La plus remarquable de ces maisons est celle qu'on appelle *la maison de l'Infante*. Les chapiteaux et la frise dénotent le ciseau élégant des architectes italiens de la Renaissance. Un magnifique escalier, surmonté d'une coupole dans le genre mauresque, conduit à la galerie supérieure. Ce charmant *patio* sert de remise à un loueur de voitures ; de vieux fiacres et des tartanes boiteuses s'abritent sous ses arcades. Un marchand de vin a son magasin dans un coin ; une école est installée au premier étage, et les écoliers ont mutilé les jolies sculptures de cet escalier digne d'un palais.

Notre première visite fut naturellement pour Notre-Dame-del-Pilar ; c'est la plus célèbre des églises de Saragosse ; il s'en faut que ce soit la plus belle. De loin, avec ses dômes couverts de tuiles vernissées, bleues,

vertes et jaunes, elle a un certain air byzantin qui ne manque pas d'originalité. Mais quand vous pénétrez dans l'intérieur, le désenchantement est complet : vous êtes dans une église de la fin du xvii^e siècle, ornée de pilastres et de chapiteaux corinthiens, avec de lourdes corniches, des voussures dorées, des coupoles revêtues de plates peintures. Au milieu de la nef centrale s'élève une sorte de petit temple grec de forme ovale, dont la voûte, découpée à jour, s'appuie sur de belles colonnes de jaspe. C'est sous ce dôme, surchargé d'ornements de mauvais goût, qu'est le sanctuaire de la Vierge miraculeuse apportée à saint Jacques par les anges, et placée par lui en ce lieu même. Au-devant de la précieuse image, qui disparaît sous le velours, le brocart, l'or et les diamants, brûlent jour et nuit une quantité de lampes et de cierges. Derrière l'autel, une ouverture ménagée dans le mur d'enceinte laisse apercevoir une partie de la colonne ou *pilier* sur lequel est placée la statue : les fidèles viennent s'agenouiller auprès, et la baiser.

On a une surprise tout opposée quand on visite la cathédrale, qu'on appelle ici la Seo (un mot de patois qui vient, dit-on, de *sedes*, siège épiscopal). La tour est d'un style bâtard et recherché ; la façade, toute moderne, est étroite et mesquine. Mais dès qu'on a franchi le seuil, on est saisi par l'aspect imposant de l'édifice. Il n'est pas grand, et il donne l'impression de la grandeur. Les piliers qui portent les voûtes sont d'une légèreté et d'une élégance incomparables. Ce qui donne à cette église un caractère particulier, c'est

que les quatre nefs latérales ont, à peu de chose près, la même élévation que la nef centrale : cette disposition, qu'on retrouve à Séville, et aussi, je crois, à Milan, contribue beaucoup à la grandeur et à la majesté de l'édifice. Une circonstance y ajoute encore : c'est que les fenêtres sont étroites, placées fort haut, et en partie voilées par des tentures. Les basiliques espagnoles n'ont point généralement ces beaux vitraux, si richement coloriés, de nos cathédrales gothiques. On y supplée par une discrète et savante distribution de la lumière. Il y règne une demi-obscurité qui augmente singulièrement l'effet du monument. A la Seo particulièrement, cet effet est des plus saisissants. Quand vous pénétrez, du grand jour extérieur, sous ces voûtes sombres où tous les objets semblent comme flotter dans une vapeur mystérieuse, traversée çà et là de reflets fauves et d'ombres mouvantes, vous ne pouvez vous défendre d'une impression profondément religieuse.

Restons sous cette impression, et passons sans nous arrêter devant les chapelles dont le pourtour de l'église est garni. Il y en a de tous les styles; la plupart effroyablement surchargées de statues, de sculptures, d'ornements en rocaille, de moulures et de dorures, sous lesquelles disparaissent littéralement les murailles de l'édifice. Il est impossible de gêner plus déplorablement un beau monument. Ce qui le gêne encore bien davantage, c'est le *coro* ou chœur, qui obstrue le milieu de la grande nef. Ceci est une invention toute espagnole, que je n'ai vue nulle part ailleurs, et qui

dans toutes les églises d'Espagne a fait ma colère et mon désespoir. Imaginez une vaste enceinte, formant un carré long et occupant toute la largeur de la nef principale. A l'une des extrémités intérieures est le grand autel; à l'autre sont les stalles du chapitre. Cette enceinte est fermée sur toutes les faces par une muraille de dix à quinze pieds de hauteur, sauf deux ouvertures latérales et fermées de grilles, par où les assistants ont vue sur le maître-autel. C'est comme une petite église bâtie dans la grande. On comprend quel déplorable effet doit produire au beau milieu d'une église gothique cette lourde bâtisse, toujours de construction moderne et habituellement de très-mauvais goût, rompant les grandes lignes de l'édifice et détruisant toute la perspective. Les Espagnols auraient voulu, de parti pris, défigurer et déshonorer leurs cathédrales, qu'ils n'auraient pu mieux faire. J'avais déjà vu cet affreux *coro* à Pampelune. Il m'a paru encore plus odieux à la Seo, parce qu'il gâte une plus belle chose. Bien qu'il soit orné de sculptures de la Renaissance qui ne sont pas sans mérite, on donnerait toutes les sculptures et quelque chose de plus pour qu'il ne fût pas là.

A gauche du maître-autel est une chapelle d'un style plus sévère que les autres. Elle rappelle une tragédie qui s'est passée ici même, il y a quelques siècles, et qui fut l'occasion ou le prétexte de la première atteinte portée par les rois d'Espagne aux vieilles libertés de l'Aragon.

L'inquisition avait, de tout temps, rencontré dans

cette province une résistance énergique. Aux termes des *fueros*, un Aragonais ne pouvait être mis à la torture; ses biens ne pouvaient être confisqués; les formes de la justice criminelle lui assuraient les plus libérales garanties. La procédure occulte de l'inquisition, son



instruction mystérieuse, qui ne confrontait jamais l'accusé avec l'accusateur, la question employée comme moyen ordinaire d'information, motivèrent plus d'une fois les protestations des cortès. Il y eut même des troubles populaires. Mais, en 1484, Ferdinand le Catholique, qui entrevoyait dans le saint-office un moyen de domination, résolut de vaincre ces résistances. Il chargea Torquemada d'organiser définitivement le nouveau tribunal en Aragon. Celui-ci délégua comme grands inquisiteurs

un dominicain, frère Gaspard de Benavarre, et un chanoine de l'église métropolitaine de Saragosse nommé Pierre Arbuès d'Epila. Un certain nombre de *nouveaux chrétiens* (on appelait ainsi les Juifs convertis) furent condamnés au feu comme hérétiques judaïsants. Plusieurs exécutions eurent lieu. Les esprits s'irritèrent :

un complot se forma ; on résolut de tuer l'inquisiteur principal, Pierre Arbuès, pour effrayer les autres et les forcer de renoncer à leur entreprise.

Averti de ce projet, Arbuès le déjoua plusieurs fois. Il portait sous ses vêtements une cotte de mailles, et une calotte de fer sous son bonnet. Mais ces précautions ne purent le sauver. Le mercredi 14 septembre 1485, vers minuit, il descendit dans l'église métropolitaine pour assister à l'office du matin, selon l'usage des chanoines réguliers. Il s'agenouilla près de la grille du maître-autel et se mit en prière. Les conjurés l'attendaient, cachés dans l'église. Ils s'approchèrent de lui en deux groupes, de deux côtés différents. L'un d'eux, qui était bien averti qu'il fallait frapper entre le casque et la cotte de mailles, lui déchargea un violent coup de tranchant sur le cou, par derrière. Pierre Arbuès tomba, mortellement atteint, en s'écriant : « Loué soit Jésus-Christ. Je meurs pour sa sainte foi. »

Cet odieux assassinat eut précisément un effet contraire à celui qu'espéraient ses auteurs. Une émeute épouvantable éclata, et les inquisiteurs en profitèrent pour asseoir et affermir leur autorité. Le palais de l'Aljaferia, qui avait été jusque-là la résidence des rois d'Aragon et qui était une véritable forteresse, leur fut donné par Ferdinand pour y établir le tribunal du saint-office et ses prisons. La mort de Pierre Arbuès fut vengée par de nombreuses exécutions. On a revêtu d'un plancher, qui existe encore, la place où l'inquisiteur fut frappé, afin que le pied des fidèles ne pro-

fanât point les dalles où son sang avait coulé. Son corps fut déposé dans la chapelle voisine, sous une sorte de baldaquin soutenu par quatre colonnes de marbre noir. On y lit cette inscription :

« Isabelle, reine des Espagnes, pour perpétuer sa piété singulière, a fait élever ce monument à son confesseur, ou plutôt au martyr Pierre Arbuès. »

Pierre Arbuès a été béatifié en 1664, sous le pontificat d'Alexandre VII.

Nous sommes allés visiter, à l'extrémité d'un des faubourgs de la ville, ce palais de l'Aljaferia, dont j'ai prononcé le nom tout à l'heure. C'est aujourd'hui une caserne. Il reste peu de chose du vieil édifice, qui a été enveloppé et comme recouvert par de lourdes constructions de toutes les époques. Encore le peu qui reste a-t-il été dégradé comme à plaisir. Un charmant pavillon mauresque tout revêtu d'arabesques délicieuses a servi de cuisine aux soldats, et ses murailles sont noircies par la fumée. De la chambre où est née Isabelle, qui fut reine de Portugal, on a fait un magasin de chaussures militaires.

C'est dans ce vieux palais des rois d'Aragon, devenu le palais et la prison de l'Inquisition, que fut un instant détenu, pour en être presque aussitôt arraché par le peuple, le célèbre Antonio Perez, secrétaire d'État de Philippe II. L'assassinat de Pierre Arbuès avait donné à Ferdinand le Catholique l'occasion de faire une pre-

mière brèche aux privilèges de l'Aragon : l'insurrection qui délivra Antonio Perez donna, un siècle plus tard, à Philippe II l'occasion, non moins avidement saisie, de porter à ces privilèges le dernier coup et d'appesantir sur le pays son impitoyable despotisme.

Ce Perez n'était pas de son vivant un personnage fort recommandable; et si Philippe II l'avait tout simplement fait pendre pour ses concussions, l'histoire n'aurait guère motif de le lui reprocher. Mais, après lui avoir commandé un abominable assassinat, lui faire faire son procès, le faire mettre à la torture, le livrer à l'inquisition, et poursuivre sa perte par toutes sortes de moyens ténébreux : voilà ce qui excite involontairement pour la victime l'intérêt et la pitié. On oublie son crime, pour détester le despote qui, après avoir ordonné ce crime, essaie de briser le misérable dont il s'est servi comme d'un instrument.

Longtemps Perez avait joui de toute la faveur de son maître. Nul n'était aussi avant que lui dans tous les secrets de sa tortueuse politique. C'était un homme d'un esprit vif et prompt, habile, insinuant, audacieux et sans scrupule, exploitant sa faveur dans l'intérêt de sa fortune. L'orgueil l'enivra; il osa devenir le rival du roi auprès de la princesse d'Eboli; et craignant d'être dénoncé par le secrétaire de don Juan d'Autriche, Escobedo, qui avait surpris le secret de ses intrigues, il l'accusa de suggérer à don Juan des projets d'ambition dangereux pour l'Espagne. Philippe II, toujours prompt au soupçon, crut à un complot. Après mûre délibération, la mort d'Escobedo fut

résolue. Un procès eût fait du bruit, et les preuves manquaient. Il fut donc décidé qu'on se déferait de lui secrètement.

L'assassinat était chose commune dans ce siècle-là. Avait-on un ennemi? on l'attendait au coin d'une rue,



on l'assailait à coups de dague, et on le laissait sanglant sur la place; ou mieux encore, on payait des spadassins pour faire, à prix convenu, cette besogne. Ce qui caractérise toutefois le xvi^e siècle, ce ne sont pas ces pratiques violentes, ces meurtres, ces guet-apens; le moyen âge en avait vu autant : c'est la prétention qu'ont les princes, petits ou grands, d'avoir sur leurs sujets droit de meurtre aussi bien que droit de justice. Les théories de la politique italienne avaient à cet

égard singulièrement altéré le sens moral; et certains casuistes ne manquaient pas de beaux raisonnements pour justifier ces commodes théories.

Perez s'était chargé de faire exécuter avec la discrétion convenable les ordres du roi. On essaya d'abord de faire verser du poison à Escobedo dans son vin. Il en fut malade, mais n'en mourut pas. Il fallut alors avoir recours à un moyen plus sûr : deux estafiers furent apostés sur la place Saint-Jacques, à Madrid, et le tuèrent à coups d'épée dans la nuit du 31 mars 1578. Pendant qu'ils expédiaient la victime, Antonio Perez (c'est lui-même qui le raconte) faisait le guet dans une rue voisine, avec un de ses amis, pour prêter main-forte aux assassins, s'ils en avaient besoin ¹.

Le châtiment ne tarda pas. Philippe II, qui avait d'abord fermé l'oreille aux plaintes de la famille d'Escobedo, informé bientôt des véritables motifs qui avaient fait agir Perez, médite froidement sa vengeance. La princesse d'Eboli et Perez sont arrêtés le même jour. Une enquête judiciaire est commencée contre ce dernier, et il est condamné pour fait de concussions à deux années de prison et au bannissement. Mais on ne le lâche pas. C'était un homme trop redoutable par les secrets dont il était maître. On continue donc son procès sur le chef du meurtre d'Escobedo; procès lent, mystérieux, compliqué d'incidents où le malheureux

¹ *Relaciones de Antonio Perez. — Antonio Perez et Philippe II*, par M. Mignet.

accusé déploie de prodigieuses ressources d'esprit et une indomptable fermeté d'âme.

Le procès durait depuis onze ans, et aucune preuve décisive ne permettait de condamner Perez. On le mit à la torture. La douleur arracha à l'infortuné l'aveu dont on avait besoin, et dont le roi tenait à se couvrir. Dès lors son sort était inévitable et sa mort prochaine, s'il n'était parvenu à s'évader. Il se réfugia en Aragon, et alla se mettre sous la protection du *justicia mayor*, magistrature indépendante que la province devait à sa constitution particulière, et devant laquelle le roi et le sujet allaient se trouver égaux. Ce grand juge d'Aragon, choisi dans la seconde classe de la noblesse, était chargé de la surveillance de tous les autres magistrats, civils ou ecclésiastiques, et de la garde des fueros. L'appel à sa juridiction suspendait toute procédure. Devant lui l'information était publique; la torture en était exclue. Il ne relevait que des cortès. Le roi ne pouvait le révoquer, et il avait le droit d'appeler le peuple aux armes si la constitution du pays était violée. Une magistrature d'une puissance si extraordinaire ne pouvait exister que chez ces Aragonais, si jaloux de leur indépendance, et qui, selon la tradition, prêtaient à leurs rois ce fier serment : « Nous qui valons autant que vous, et qui pouvons plus que vous, nous vous élisons notre roi, à la condition que vous garderez nos lois et nos fueros; — sinon, non. »

Philippe II, voyant sa proie lui échapper, s'adressa, pour la ressaisir, à l'inquisition. Son intervention avait ici cet avantage, que les privilèges du *justicia mayor*

ne s'étendant point aux matières de foi, il ne pouvait plus retenir Perez dès qu'il était réclamé par les magistrats du saint-office.

Devant la réclamation de ce redoutable tribunal, le grand juge d'Aragon hésite et finit par céder. Perez est remis aux alguazils du saint-office, et renfermé à l'Aljaferia. Mais, à cette nouvelle, le peuple de Saragosse s'émeut; une violente insurrection éclate, la prison de l'inquisition est forcée, et Perez replacé triomphalement sous la garde du justicia mayor (24 mai 1591). Quelques mois plus tard, une seconde tentative des inquisiteurs pour remettre la main sur leur victime excitait une seconde révolte, à ce cri de : *Fueros! fueros!* qui, disait-on, *soulevait jusqu'aux pierres en Aragon*. Cette fois Perez, remis en liberté, s'enfuyait en Béarn.

Philippe II dissimula d'abord sa colère et son ressentiment. Mais une armée castillane entraît, le 12 novembre suivant, dans Saragosse. Tout à coup, un an après, le justicia mayor don Juan de la Nuza était arrêté avec les principaux seigneurs aragonais, et dès le lendemain, sans procès ni jugement, on lui tranchait la tête sur la place publique. De nombreuses exécutions suivirent celle-là, et jetèrent la terreur dans la province. Trois cent soixante-quatorze personnes furent citées devant le tribunal de l'inquisition; on ne put en saisir que cent vingt-trois, dont soixante-dix-neuf furent condamnées à mort. L'auto-da-fé eut lieu le 20 octobre. L'effigie d'Antonio Perez fut brûlée avec les soixante-dix-neuf condamnés présents. Réfugié en